



Cigale

8

Juillet / Août 2011

Art / création / société

Casse-croûte
scripto-visuel pour
les luttes

Parti communiste français

Coordination du numéro
Christophe Adriani

Artiste associé
Gérard Paris-Clavel

Contact Collectif culture
mpboursier@pcf.fr

Impression Alliages

**ET LE PROFIT
CRÈVE DE
HONTE DE VOIR
DES OUVRIERS
JOYEUX**

PAROLE D’AFFICHE DE LA RHODIACETA EN GRÈVE, 1967

PREMIÈRE OCCUPATION D’UNE USINE EN FRANCE DEPUIS 1936

BONJOUR Chaque été, le parti communiste ouvre un espace d'expression à des artistes et des intellectuels avec lesquels il peut « *changer en échangeant sans se perdre ni se dénaturer.* » comme le disait si bien Édouard Glissant. La mise en forme de cette publication est ensuite confiée à un artiste plasticien.

Nous avons cette fois-ci associé en amont **Gérard Paris-Clavel**, qui a choisi avec l'association Ne pas plier de « *ne pas ajouter la misère des signes aux signes de la misère* » et que l'on connaît notamment pour ses images à partager lors des manifestations : « Utopiste debout », « Rêve générale », « Je lutte des classes », « Égalité ». Sous sa patte, Cigale interroge la forme des luttes, prolongeant par le geste la joyeuse proposition qu'il avait formulée en compagnie de **Nicolas Frize** lors de notre premier Forum du Front de gauche pour la culture, bien en phase avec un **Franck Lepage** espérant que l'on passe enfin du sabotage à la résistance...

D'emblée au cœur du sujet, nous avons tiré ce fil rouge, en mettant en correspondance la parole de complices qui – à la manière de **Monique Pinçon-Charlot** – entendent identifier et construire de nouvelles solidarités. Et tandis qu'**Euryale Collet-Barquero** évoque le souvenir du Front populaire, que **Laurence Vielle** se projette dans un futur apaisé par l'égalité enfin réalisée entre les femmes et les hommes, l'actualité brûlante se rappelle à nous par la voix d'**Ezzeddine Ganoun**.

Indispensables voyages dans le temps et l'espace pour penser et transformer ce monde que l'on dit réduit à l'échelle du village mais de plus en plus vaste en nous, comme notre ami **André Benedetto** l'avait si élégamment exprimé.

Marie-José Mondzain nous avait secoué les puces l'an passé en nous rappelant que la culture est « *la condition même du politique* ». Ayant fait nôtre sa formule, comme en témoigne **Alain Hayot**, nous nous devons de relayer plus avant son propos, qui responsabilise également les artistes. **Gérard Astor**, en remettant en selle les questions d'esthétique et de politique, ou **Mirabelle Rousseau**, qui demande d'un même élan partageur qu'on ouvre en grand les théâtres, ne la démentiront pas.

Car il faudra bien dénouer ici-même une situation politique que déplore **Catherine Marnas**, alors que la parole est confisquée, rappelle **Rocé**, dont on ne fait qu'effleurer ici la riche pensée, et dont la poésie gagne à être écoutée, comme il faudra prendre le temps d'ouvrir des livres, voir les pièces de tous les contributeurs qui se sont livrés à l'exercice de la concision. Le lecteur, nous l'espérons, en sera frustré et pourra se reporter au site de notre Collectif culture pour en savoir plus et contribuer à son tour au partage de la pensée.

Christophe Adriani

À suivre sur <http://culture.pcf.fr>



Le professeur : Savoir ne sert à rien. La science ne sert à rien. Seule la bonté est utile.

La mère : Eh bien, si tu ne te sers pas de ta science, donne-la-nous.

(...)

Camarade, ne crains pas
de poser des questions,
Ne t'en laisse pas conter,
Regardes-y par toi-même.
Ce que tu ne sais pas
par toi-même
Tu ne le sais pas vraiment.
Vérifie les factures,
Tu devras les payer.
Mets le doigt sur chaque chiffre
Et demande ; d'où vient-il ?
Tu dois tout prendre en charge.

Bertolt Brecht

ON NE PEUT PEUT-ÊTRE PAS PRÉVOIR L'AVENIR. MAIS ON PEUT L'INVENTER.
J.B.S. Haldane

Une nouvelle exigence politique

La culture devient une question nodale. Croiser les urgences sociales, écologiques et démocratiques afin de dépasser les rapports de domination et d'aliénation, pose la question transversale du sens et de la finalité de la société vers laquelle nous voulons tendre.



La culture c'est tout à la fois la production et le partage des imaginaires et du sensible, des idées et des savoirs. La Tunisie vient à nouveau de montrer que dans le passage d'une révolte à une révolution il y a une alchimie qui se construit dans le mouvement transformateur entre le refus de la misère et de l'oppression et l'aspiration symbolique et idéelle à un autre possible.

Nous sommes en quelque sorte confrontés, en cette veille d'élection à une situation analogue. Il nous faut donner aux luttes contre la politique actuelle, au rejet de l'actuel président, un contenu transformateur. Il nous faut stopper la résistible ascension de l'extrême-droite et sa tentative de phagocytage d'une droite de plus en plus populiste, nationaliste et autoritaire.

Il nous faut enfin nous doter d'une bonne gauche, susceptible de porter un projet de changement à la hauteur de la crise mondiale du capitalisme financier. C'est à quoi s'emploie le parti communiste au sein du Front de gauche, qui n'est pas

une énième organisation à la gauche de la gauche mais un rassemblement destiné à lui redonner du souffle, du sens et une ambition révolutionnaire.

Parce que « *la culture est la condition même de la vie politique* »¹, la gauche émancipatrice et civilisatrice, écologique et citoyenne affirme en la matière une nouvelle exigence : après un premier forum fondateur à Paris, après Marseille, d'autres chantiers participatifs sont programmés aux quatre coins du territoire afin d'enrichir un programme auquel vous pouvez contribuer par votre présence mais également sur le site à votre disposition².

L'heure est à l'indignation. Elle l'est au rêve et à l'action commune pour que la politique redevienne le champ des possibles.

Alain Hayot
délégué national à la culture du Parti communiste français
1. Marie-José Mondzain, 2. <http://culture.pcf.fr>

Le goût du risque

Créer nécessite de faire des choix et d'adopter des points de vue. Adopter un point de vue radical, c'est toujours renoncer à un confort plus grand, c'est favoriser une direction, prendre un chemin, suivre une piste, tracer une route. **Si l'on considère le spectateur comme un compagnon – de route, alors il faut pouvoir tout risquer avec lui.** Contrairement aux idées reçues, le théâtre de recherche ne se destine pas à un public confiné d'initiés : dans la mesure ou l'expérience se donne comme un espace d'essai et d'interrogation, elle s'adresse à tous.

Alors comment cette recherche, inhérente et nécessaire à la pratique théâtrale, peut-elle rester libre et inventive dans un paysage où les propositions les plus formatées sont souvent les mieux diffusées (durée, choix des répertoires, distributions) ? Comment, dans le contexte actuel, des formes singulières et innovantes, qui risquent quelque chose, pourraient-elles encore exister ? Comment prendre le risque de chercher quand les compagnies sont sans cesse évaluées et subventionnées « au projet », et non sur leur démarche globale ? **Il faudrait établir que la seule représentation n'est plus le modèle unique et dominant de la relation entre les artistes et le public.**

Lectures, performances, ateliers, promenades, rendez vous, séances d'écoutes : les espaces sont multiples, dans et hors des théâtres, où nous pouvons diversifier les plaisirs et les modalités de rencontre entre artistes et spectateurs. **Les théâtres doivent accueillir et présenter des démarches et des processus, et pas uniquement des spectacles.** Multiplions les rythmes de travail, varions les types de rendez vous avec le public, défendons la pratique théâtrale comme étant un espace d'expérimentation collectif où sont interrogées les formes et les idées de notre temps. Luttons, enfin, pour que notre art ne soit pas réduit à un produit, pour que nos spectateurs ne soient pas des clients et pour que nos outils – les théâtres – soient des laboratoires ouverts et non des supermarchés.

Mirabelle Rousseau, *metteur en scène du TOC (Théâtre obsessionnel convulsif)*
<http://www.letoc.blogspot.com>



..... Sur le chemin

Nicolas : comment peut-on intervenir, agir autrement ?

Gérard : ... trouver d'autres formes de parole, en tout cas...

N : déjà parler à deux... ne pas agir tout seul... chercher une stratégie de renversement

G : de regroupement,

N : première idée, être joyeux !

G : éh !

N : ne pas être incantatoire, ne pas être savant ni dogmatique, toujours théorique ! On ne sera rejoint que si on exalte. Il faut faire l'amour plus souvent au delà de nous,

G : ah !

N : Wilhelm Reich rapporte qu'en 1919 en Russie, la famille commença à se désintégrer.

Le mari comme la femme étaient de plus en plus absorbés par les tâches publiques.

Les adolescents commencèrent à grandir dans les collectivités. C'est ainsi qu'apparut un conflit entre les obligations familiales et les obligations sociales,

G : wouah !

N : le plaisir dans la lutte...

G : le plaisir dans la lutte, il commence par le partage des idées. Il faut qu'on arrête de faire des demi-tours, c'est-à-dire des techniques d'évitement, qu'on essaie de faire des tours complets,

N : ah !

G : alors, un tour complet, ça s'appelle une révolution !

N : ouiiiiii !

G : on réagit aux injustices, on est résistant à tout, mais on risque quand même d'apparaître partisan de rien... Ce qui manque c'est le partage du désir de ce qu'on souhaite faire.

Cette jubilation qu'on a dans les luttes, ce serait intéressant de pouvoir la partager et l'exprimer. La culture, c'est l'expression du politique,

N : éh !

G : encore faut-il que les signes des luttes donnent aux autres le désir de s'engager dans ces luttes. Quelles formes, y compris comme formes d'organisation de l'expression – parce que l'expression est le passage obligé des idées (et souvent elle trahit les idées) allons-nous inventer ?

N : il est nécessaire d'imaginer un nouveau type de collectif, peut-être provisoire, pour des actions alternatives, ... faire en sorte que le processus de retournement...

G : ... qu'on ne vienne pas seulement écouter, mais qu'on puisse dialoguer,

N : ... ne se cantonne pas à la parole, au discours, mais essaie de trouver des modes d'action, de l'agit-prop, ce qui serait au sein du Front de Gauche une façon de dire

les choses autrement, de parler du sensible, d'intervenir dans le champ du travail,

dans le champ des relations familiales, dans le champ de la vie quotidienne,

des espaces publics...

G : oh !

N : éh

N : ... et qu'on soit un peu acteurs de nos désirs,

G : sinon, on restera tout seuls.

N : aouh !

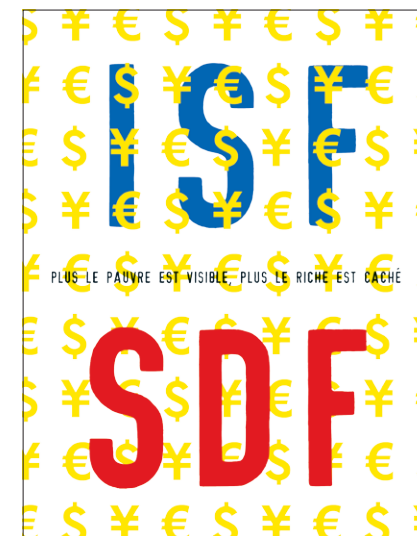
G : oui !

Nicolas Frize, *compositeur*
Gérard Paris-Clavel, *graphiste social*

QUAND LES BORNES SONT DÉPASSÉES, IL N'Y A PLUS DE LIMITES
Pierre Dac

Culture des riches et solidarité de classe

« Il faut se défaire de notre timidité sociale. Nous proposons de réhabiliter un langage en termes de classes sociales. Partout, on nous parle de la société comme un continuum et, même parmi les sociologues, il y a une tendance à ne plus parler des classes... Nous, nous nous mettons dans les pas de Marx et de Bourdieu. **Il faut bien le voir, la classe dominante est, elle, une véritable classe sociale, en soi, bien sûr, mais aussi pour soi : mobilisée pour elle-même, prête à tout pour ses membres et contre les autres.** Et pendant ce temps, à force d'être dominés, nous finissons par participer à notre propre domination. Nous, les classes dominées, classes populaires et moyennes, sommes envahis par un individualisme que l'on nous a imposé : on a cassé les familles, valorisé les divorces, alors que, là-haut,



les riches ne pratiquent que le cousinage et fraient toujours dans des familles élargies... Le système capitaliste désaffilie les classes populaires et moyennes, alors qu'il sur-affilie la grande bourgeoisie. Les dominés se sentent fragiles, ils sont toujours très timides par rapport aux dominants. **Pourquoi est-ce qu'en région parisienne, on fait toujours des manifs entre République, Bastille et Nation ? Pourquoi on ne marche pas entre Neuilly et Levallois-Perret ?** Ben oui, les avenues sont larges ici, on serait bien. C'est une forme de timidité sociale néfaste que de ne pas venir sur leur terrain !

Chez les dominants, il y a cette solidarité de classe autour de leur addiction

à l'argent et à la spéculation. **Nous, les dominés, nous sommes dans la frustration, incapables d'être solidaires ou de porter nos propres valeurs.** La classe ouvrière a des valeurs qu'elle a longtemps défendues haut et fort dans la rue, il y avait l'espoir de construire une société meilleure. Aujourd'hui, nous sommes comme sidérés et nous n'arrivons plus à revendiquer nos valeurs les plus simples : **l'égalité, la solidarité, la poésie de la vie quotidienne, la décence ordinaire.** »

Monique Pinçon-Charlot, *sociologue, directrice de recherche au CNRS*
Dernier ouvrage (avec Michel Pinçon) : *Le président des riches*



Culture de l'action !

Ce n'est pas de culture dont nous manquons, c'est de culture de l'action : des savoirs utiles pour de l'action collective. Toute culture, tout savoir, toute analyse du système peut contribuer à renforcer notre résignation et construire notre impuissance. A quoi cela sert-il d'analyser la montée de l'individualisme si c'est pour geindre, pleurnicher et déplorer qu'à cause de cela on ne peut plus rien changer ?

Le capitalisme, comme système organisé par une culture, n'est pas extérieur à nous. Nous y participons par nos comportements, par notre acceptation de la hiérarchie, de la compétition, de l'argent, de la marchandise, de la productivité, de l'excellence, de l'évaluation, de la gestion, de notre accord d'un monde organisé en « projets », etc. **Une culture de l'action ne se construira qu'en arrêtant d'acquiescer au capitalisme,** de l'accompagner quoiqu'on veuille, de l'adapter, de le rendre plus ludique, plus créatif, plus aimable plus acceptable. Une culture de l'action se construira en enfreignant des hiérarchies, en refusant des compétitions, en ignorant des impératifs d'excellence, en refusant d'avoir des projets à tout bout de champ et à tout propos...

Les résistances, les infractions à l'esprit du capitalisme sont dans ces façons de faire différemment notre travail (par exemple). C'est l'enseignant qui triche avec les évaluations individuelles de ses élèves, c'est le travailleur social qui ruse avec les soi-disant « projets d'insertion », c'est l'agent du Pôle emploi qui lève le pied sur les contrôles...

Nous avons besoin d'un dictionnaire des sabotages, d'une encyclopédie des résistances, d'un recueil des tricheries, d'un mémento des infractions et des mensonges efficaces. Nous avons surtout besoin que tous ces actes de sabotage isolés se construisent comme un savoir stratégique collectif, une culture de l'action, un « conseil national de la résistance ».

Franck Lepage, *militant de l'éducation populaire, concepteur de Conférences gesticulées*

IL NE SUFFIT PAS D'INTERPRÉTER LE MONDE, IL FAUT LE TRANSFORMER.
Karl Marx



CARLOS SLIM HELU
\$ 74 Milliards

WARREN BUFFETT
\$ 50 Milliards

LILIANE BETTENCOURT
\$ 23,5 Milliards

BERNARD ARNAULT
\$ 41 Milliards

BILL GATES
\$ 56 Milliards

FRANÇOIS PINAULT
\$ 11,5 Milliards

LAKSHMI MITTAL
\$ 31,1 Milliards

Partage des richesses

APÉIS

POUR LE FRONT

mais seul ave

EXISTENCE RESISTANCE

STAN

200

0266327



Partage des richesses

LAKSHMI MITTAL
\$ 31,1 milliards

FRANCOIS PINAULT
\$ 11,5 milliards

BILL GATES
\$ 56 milliards

BERNARD ARNAULT
\$ 41 milliards

LILIANE BETTENCOURT
\$ 23,5 milliards

WARREN BUFFETT
\$ 50 milliards

CARLOS SLIM HELU
\$ 74 milliards

POUR LE DROIT
DES CHOIX

APPELS

mais seul avec

RESISTANCE EXISTENCE RESISTANCE EXISTENCE

RESISTANCE

Une révolution pas comme les autres

Les révolutions ont toujours eu un leader dit-on, les intellectuels et les partis politiques ont été dans la plupart des cas à l'avant-garde des soulèvements populaires... **Mais que se passe-t-il quand une révolution fait le chemin à l'envers...** C'est le cas de la révolution tunisienne qui a éclaté du peuple revendiquant son droit à la liberté et à la dignité et qui a drainé toutes les composantes des classes intellectuelles, artistiques, politiques, associatives et syndicalistes. **Que se passe-t-il quand la révolution se met en marche dans un rythme indéfini dans le**

LA TERRE



EST A NOUS.

temps et dans l'espace et que nous devons courir à sa vitesse vertigineuse?

Nous nous mettons à nos marques et commençons notre sprint pour prendre la température du peuple, écouter ses maux et traduire artistiquement ses aspirations et ses revendications. **Nous devons accompagner cette révolution en réinventant les mécanismes et les manières pour que cet accompagnement se fasse dans un rapport dialectique et organique avec le peuple.**

Avant la révolution le rôle de l'artiste était de conscientiser les esprits, de mobiliser les gens, d'éclairer les zones d'ombres d'une politique obscure et totalitaire. Mais cette révolution a sa propre vérité... elle joue et déjoue et inverse les rôles... **et si on veut aller dans le sens de l'histoire... il faut accepter que le héros dans notre fable n'est autre que le peuple.**

Ezzeddine Gannoun, metteur en scène, directeur du Théâtre El Hamra de Tunis

VIVE

LE SERVICE PUBLIC

Le rêve peut être le commun des hommes

Lorsque des révolutions dégagent le réel, que l'audace prend la parole et que l'utopie s'immisce au milieu de tout cela, on a l'imagination en ébullition. On a même envie de se promener dans le passé pour préparer l'avenir. De parler d'une autre époque, D'un autre pays, lorsque certains ont créé des missionnaires laïcs de la culture. Le but était de républicaniser la société. Ils ont eu l'impudence de vouloir démocratiser la culture et rénover l'éducation. Juste parce qu'ils avaient la conviction que la culture provoque la curiosité et la compréhension.

Que pour eux, la formation du citoyen était indispensable. Que la connaissance du progrès, des arts et de la culture devait être le socle de la république. Ils voulaient abattre les frontières. Entre les villes et les villages d'abord. Cela rappelle une certaine décentralisation. Parce qu'ils savaient que l'accès à l'ouverture n'est pas la même selon l'endroit où l'on vit. Alors, ils ont trouvé l'itinérance comme solution. Aller vers. Aller près. Trouver la proximité et l'intimité qui fait germer la discussion et l'appétit. Ils ont voulu aussi faire connaître tous les arts sans distinction.

Ils ont pris les livres, le patrimoine, les musées avec autant d'enthousiasme que le théâtre, le cinéma, les arts plastiques et le reste. Et tout cela a pu être réel parce que l'État se cachait derrière.

Ceux qui ont fait ça. Ce sont les Miguel Hernandez, Rafael Alberti ou García Lorca ; C'est un projet né avec la seconde république espagnole. C'est un projet que l'on appelait les « missions pédagogiques » qui a pris fin lorsque la guerre civile espagnole a commencé en 1936.

Ils ont osé agir contre ce qu'ils appelaient « la force brutale », celle qui criait « vive la mort » ou « à bas l'intelligence » et devenir comme le dit Garcia Lorca des « missionnaires pathologiques » pour lutter contre elle.

Alors, si actuellement il est de bon ton de dire que l'élitisme est désormais à gauche, il ne faut pas oublier que c'est un classique dans l'histoire des idées. Une simple résurgence. Et lorsque ma mémoire regarde des « Indignés » remettre du violet sur un drapeau qui l'avait oublié, elle me confirme que la gauche est capable de devenir guerrière de ses valeurs. Elle me chuchote aussi que ces missionnaires n'avaient peut-être pas tort et que si on défriche les chemins qui mènent à l'art en créant une légitimité à chacun de le rencontrer, on trouve de belles choses.

On voit la preuve dans les yeux des gens que la poésie est universelle. On entrevoit aussi que le rêve peut être le commun des hommes. Car l'art peut valoriser, soutenir, épanouir, émouvoir, aider ou sublimer. Il est trop précieux pour l'abandonner à une caste, Il porte même Qui sait ? les secrets d'une Humanité gourmande d'altérité.

Euryale Collet-Barquero
auteure associée à la Compagnie
Nue Comme l'Oeil
<http://compagnienuecommeloeil.hautetfort.com>

La métaphore partagée

Dans cette époque de basculement, il est essentiel de proposer des outils et non des solutions, d'ouvrir des questionnements et non de bâtir des systèmes, de partager et non de travailler pour soi. Et le théâtre, comme lieu du verbe et du collectif, est en première ligne. Il l'est d'autant plus que nous avons appris qu'il porte, depuis les Grecs fondateurs, métaphore du monde, métaphore vivante de ces rapports entre les hommes qui configurent le monde.

Or un théâtre qui se construit dans l'élaboration d'un pouvoir monarchique absolu (celui de Molière sous Louis XIV) ne peut être le même qu'un théâtre qui se construit dans l'époque d'élaboration des premières formes de la démocratie politique au sein d'une société esclavagiste (celui d'Aristophane dans l'Athènes du V^e siècle avant notre ère), ni d'un théâtre qui s'écrit (de l'auteur au spectateur) dans la période historique de la crise du capitalisme et de son dépassement possible...

Les artistes et le peuple

Il est temps, grand temps que nous reprenions le débat. Il s'agit là d'un combat majeur. **Parce qu'il ose mettre en rapport les questions de l'esthétique et du politique. Parce qu'il ose mettre en chantier une théorie de l'art et de son rapport avec la société hors des structures imposées de la marchandisation ou du fait du Prince.** Parce qu'il ose penser dans ce domaine la possibilité d'un changement, d'une intervention qui provoque un changement, d'une intervention des artistes eux-mêmes et du peuple dont ils font partie, un changement qui ouvre une réorganisation possible du rapport entre l'esthétique et le politique.



Dans mon essai « La métaphore partagée » j'avance une série de sept thèses pour repenser les liens entre le poétique et le politique dont la première est la suivante : l'œuvre d'art dresse métaphore du monde en ce qu'elle dresse métaphore des conditions mêmes dans lesquelles son auteur la produit dans le monde ; ainsi lorsque Molière écrit Tartuffe, c'est à travers l'« expression », dans la composition même des scènes qu'il écrit, de sa propre condition d'auteur et de chef de troupe lié au Roi qu'il exprime la réalité d'une société toute entière dominée par un pouvoir monarchique qui en même temps l'unifie... Si tel est le fond de la question, on comprend que modifier le mode de production de l'œuvre d'art peut ouvrir le champ d'une modification structurelle de sa poétique et qu'en retour une modification de cette poétique — qui est structurante — peut ouvrir le champ d'une modification envisageable de l'ensemble des modes de production dans les rapports humains.

Nous sommes face à un choix : persévérer à isoler (avec ou sans leur consentement) les artistes du peuple et les laisser seuls à gérer les contradictions idéologiques dans lesquels les piègent les pouvoirs en place, ou bien travailler à mettre en partage cette production des métaphores dont une société a besoin pour se décrypter elle-même et bouger.

Car il s'agit bien aujourd'hui de « débloquer » cette société. S'il y a révolution possible, elle passera nécessairement par une restructuration des catégories de temps, d'espace, d'action et du moi (qui sont les « catégories » du théâtre) au sein de la société, dans un alliage fin entre les luttes et leur représentation, dans un processus de métaphorisation partagée où les artistes auront toute leur part à jouer particulièrement en lien avec le monde du travail (thèse VII).

Gérard Astor
Auteur, chercheur et directeur du Théâtre
de Vitry-sur-Seine. Les sept thèses sont
en ligne sur <http://culture.pcf.fr>

J'ai des origines partout

« Un être humain en vieillissant cherche toujours, semble-t-il, à retrouver les lieux de son enfance où il place toutes ses origines, quelle que soit son apparence. En même temps il se rend compte que ses origines sont multiples et diverses et qu'il n'a pas cessé tout au long de sa vie de se retrouver et de se donner des origines de toutes sortes, des influences très marquantes avec les êtres rencontrés, les pays parcourus et tous les livres... »

LA TERRE



EST A NOUS.

Moi dans mes origines j'ai la langue provençale, la pastorale, la crèche et les santons, l'argot francitan que nous parlions entre enfants, les grands-pères si différents l'un de l'autre et les grands-mères si bonnes l'une et l'autre. Et puis j'ai aussi Molière, Marx, Eschyle, Akhenaton, Giordano Bruno et combien d'autres de tous les temps et de tous les pays... Et puis dans mes origines j'ai tous les gens avec qui j'ai vécu, avec qui j'ai travaillé même très peu de temps... tous mes parents, tous mes amis, toutes mes liaisons, toutes mes relations sont dans mes origines... Quelle ménagerie ! **Malheureux l'être humain qui réduit un de ses semblables à une couleur ou à la forme d'un visage... »**

André Benedetto
homme-théâtre, acteur-loup et acteur-Sud

IL FAUT CHOISIR DE SE PENDRE, DE SE VENDRE OU DE SE BATTRE.
NOUS NOUS BATTRONS POUR COMMENCER. APRÈS, NOUS VERRONS.

PROUT
- DU PET À LA RÉVOLUTION...
BOUM



C'est pas du luxe

Nous, les humains, sommes une espèce très spéciale. Nous avons besoin de comprendre le monde, de l'interpréter et donc de l'inventer. Beaucoup d'hommes politiques ont oublié que la culture n'est pas superflue. Nous, artistes, avons malheureusement intégré la peur liée à ce désintérêt. Le rodéo dans lequel nous sommes engagés, qui fait nous cramponner à notre selle pour ne pas être éjectés, risque de nous priver de cette distance qui permet de voir plus loin, au delà du réel immédiat pour rêver d'un autre monde.

Catherine Marnas, directrice artistique
de la compagnie dramatique Parnas
<http://www.parnas.fr>

Résister, et puis tout chambouler

Nous vivons une époque éblouie par l'émotion, (l'analyse est laissée aux intellectuels, qui se retrouvent de plus en plus dans l'angle mort de la vision collective) et ce sont les querelles et passions volatiles, créées de toute pièce, qui finissent par nous construire et nous mettent lentement dans des cases, là où notre champ de liberté se résume à choisir entre être « pour ou contre » des idées fictives, qui ne prennent de l'importance que parce que des médiations, loin d'être neutres, nous les imposent et les placent au centre de nos préoccupations. Dans ce monde d'efficacité, d'émotion, c'est l'expression langagière et/ou artistique qui est de plus en plus limitée, mise de côté à cause de son manque de potentiel marchand. Du coup, le ressentiment, la rancœur, à force d'être intériorisés car inexprimables, deviennent de plus en plus lourds à porter. Et la société peut ainsi faire commerce fructueux et très facilement ciblé – vu qu'elle a elle-même créée les cases – de nos passions et des émotions collectives. Le tout servant aussi de prétexte aux décisions politiques.

Rocé, rappeur
<http://roce.ka.free.fr>
Texte intégral également sur <http://culture.pcf.fr>

JE SUIS INCULTE PARCE QUE JE N'EN PRATIQUE AUCUN,
ET INSECTE PARCE QUE JE ME MÉFIE DE TOUTES.
Raymond Queneau

ÉGALITÉE!

Le pouvoir de donner

Ceux qui sont dans la misère, dans la souffrance, sociale, économique, d'identité, sont absolument égaux en dignité et en liberté... donc ils ont droit à la beauté, ils ont droit à la dignité des émotions, ils ont droit aux meilleures joies. Nous demandons à tous ceux qui transmettent du savoir, des signes et des œuvres de nous donner la puissance de notre propre mouvement, c'est-à-dire l'énergie de la transformation du monde dans lequel nous vivons.

Il est temps de choisir entre une culture désignée comme rapport de force à l'intérieur d'un dispositif ou la culture comme un rapport d'autorité. Au contraire des rapports de pouvoir fondés sur la violence, l'autorité est une forme de domination tout à fait paradoxale : c'est une domination égalitaire. C'est une dissymétrie dans l'égalité. Il n'y a pas d'autorité par la contrainte. Si vous ne reconnaissez plus une autorité, elle n'a plus d'autorité. Être auteur c'est exercer une autorité.

Offre de liberté

Le pouvoir veut toujours être le pouvoir. L'autorité ne veut pas être toujours l'autorité. L'autorité donne à l'autre le pouvoir d'occuper à son tour la place de l'autorité. L'enfant prendra sa place. L'élève pourra devenir maître. Le spectateur pourra devenir créateur. Pas forcément artiste dans le domaine qu'il voit, mais sujet de son action, cause de sa pensée, cause de son action afin de se réapproprier ce que nous avons tous à égalité : une énergie inaugurale. Nous avons tous en nous la capacité de prendre la parole, de juger, de répondre de notre désir, de notre parole et de notre action.

Un artiste n'est pas sans pouvoir, mais partage le pouvoir qu'il a avec celui à qui il s'adresse. On n'est pas artiste parce qu'on fait une œuvre, on est un artiste parce que celui à qui l'on s'adresse reconnaît dans l'œuvre qu'on lui adresse les propres conditions de sa liberté et de sa dignité. Plus l'œuvre qui nous est adressée est une offre de liberté, une offre du possible, plus le suspens provisoire de notre action va recueillir l'énergie d'agir... La forme que l'on donne à ce que l'on produit, crée, trahit la place et la dignité que l'on donne à celui à qui l'on s'adresse. Et la phrase de Lacan est formidable pour ça : « *Le style c'est l'homme, c'est l'homme à qui l'on s'adresse.* »

Une énergie révolutionnaire

La culture que nous appelons de nos vœux est une fréquentation du désordre, de la dé-liaison dans la solitude. C'est un processus de subjectivation, qui conduit le sujet à la nécessité de découvrir qu'il ne peut se construire sans l'autre. La question de la culture pose radicalement la présence d'une énergie révolutionnaire à partir même de l'angoisse, de la dislocation, du séisme, du désordre et du chaos... à partir de quoi le possible peut se construire

Il y a une histoire. Une histoire des visibilités, une histoire du spectacle, une histoire du regard, qui est inséparable de l'histoire économique et politique et financière qui est en train de nous arriver. Si nous lâchons sur cette question de la culture et de l'éducation, nous abandonnons tout espoir de vie politique. « *C'est quoi une vie politique ?* » Cela peut se dire selon quatre dons : donner la parole, donner du plaisir, donner du temps, et donner du travail.

Marie-José Mondzain
philosophe, directrice de recherche au CNRS

ICI DANS MON PAYS (Esquisse d'une île)
IL ÉGALE ELLE
ELLE ÉGALE LUI
ÎLE ET AILE S'ÉGALENT
AILES ET ÎLE S'ÉGALENT
UNE AILE À IL UNE ÎLE À ELLE
ELLE LUIT ; IL HÈLE ELLE QUI LUIT DE LUI
AILE A LUI ELLE L'ÉL-ÈVE
ICI DANS MON PAYS
LES HOMMES COUSENT LES FEMMES FILENT
LE SOIR, TOUS ENSEMBLE MÊLÉS DÉCIDENT
DE L'ORGANISATION DE DEMAIN
PAIX IMMENSE SUR NOTRE ÎLE
ICI LE CIEL EST LA MAISON DE MARIE
PLUTÔT QUE CELLE DU SEIGNEUR
ON DIT ICI « NOTRE PÈRE QUI ÊTES EN TERRE »
ET ON LA DÉSERTE MOINS QU'AILLEURS
LA TERRE D'ICI
ELLE ABRITE LE PARADIS
ÉGALITÉ EN DIGNITÉ ET LIBERTÉ...
ICI ON VEND OBJET POUR OBJET EN N'Y
COLLANT JAMAIS PHOTO D'ELLE OU DE LUI
ICI NI LUI NI ELLE NE PEUVENT
DEVENIR MARCHANDISE
ICI DANS MON PAYS
PERSONNE NE DEVIENT CHAIR À CANONS
MACHINE À TUER
ICI DANS MON PAYS
UNE FOIS SUR DEUX UNE FEMME
PREND LES RENNES DU POUVOIR
ET QUAND ON S'AIME DANS MON PAYS
ON PEUT ÊTRE EN DESSOUS EN DESSUS
SELON SON BON DÉSIR
ON PEUT DIRE NON PAS CE SOIR
ET CE N'EST PAS UNE HONTE
ON GARDE SON SEXE INTACT DANS MON PAYS
ON GARDE SON DÉSIR ENTIER
DANS MON PAYS LES HOMMES PLEURENT
AUTANT QUE LES FEMMES
HOMMES PORTENT JUPES
FEMMES PANTALONS C'EST SELON
PARURES POUR LES HOMMES
PARURES POUR LES FEMMES C'EST SELON
IL ET ELLE VEILLENT AU GRAIN
ÎLE ET AILE
ICI DANS MON PAYS... Laurence Vielle

JE LUTTE DES CLASSES



A person in a blue suit is standing on a dark rooftop, holding a large yellow circle with the word "SOLEIL" (Sun) written on it. In the sky above, there is a large white circle with the word "LUNE" (Moon) written on it. The background shows a cityscape with various buildings, including several tall, modern apartment blocks. The sky is blue with scattered white clouds. A large black brushstroke is visible in the top right corner.

LUNE

SOLEIL

RÊVE

J'ai cueilli pour vous